

LA POUUDRE - ÉPISODE 62

Maggie Nelson

Lauren Bastide : Bienvenue dans La Poudre, je suis Lauren Bastide et aujourd'hui, je reçois Maggie Nelson.

Maggie Nelson (*anglais en fond sonore traduit par une voix-off*) : Je lisais un article l'autre jour où quelqu'un affirmait qu'il n'y avait pas plusieurs états pendant la ménopause, il n'y en a qu'un et ça s'appelle la rage.

LB : C'est drôle, ces derniers jours les bleuets sont apparus parmi les coquelicots et les pissenlits dans la petite prairie qui borde la rivière. Les cueillir, les faire sécher entre les pages 58 et 59. Au fond de l'eau, un reflet lapis-lazuli attire mon regard, je plonge ma main dans l'eau. Je ramasse l'objet, c'est un morceau de mosaïque, ou peut-être un carreau de piscine. Bleu, comme la rivière ou peut être bleu comme les bleuets. Bleu comme un coup sur ma cuisse, comme mon âme l'été, comme l'encre de mon stylo sur mon carnet. Avec Maggie Nelson, on a parlé de Judith Butler, de violence et d'amour. Merci à Céline Leroy pour sa traduction et à Marie Labory pour sa voix. Vous êtes prête ? On y va ? Très bien. Donc Maggie Nelson, vous êtes écrivaine et vous enseignez également à l'Université de Californie du Sud. Je suis très honorée de vous rencontrer. Merci beaucoup d'être avec nous aujourd'hui.

MN : Merci à vous ! Je suis très heureuse d'être ici, c'est super.

LB : J'ai lu *Bleuets* ce week-end, au bord d'une rivière. Il y a beaucoup de rivières dans ce livre. Du coup, c'était un peu étrange. Ce texte parle du fait d'être amoureuse du bleu, de la couleur bleue. Vous dites que vous l'avez commencé non pas en écrivant ce livre, mais en disant aux gens que vous écriviez un livre sur le bleu. Et les gens sont devenus vos

ambassadeurs du bleu, vous ont raconté des histoires sur le bleu, vous ont apporté des objets bleus, vous ont présenté des personnes bleues, et pendant que je lisais, j'ai trouvé ces deux petites choses bleues que je voulais vous offrir.

MN : Oh, c'est pas vrai !! Génial !

LB : Ils sont dans cette petite boîte.

MN : Je l'ouvre ?

LB : Oui, allez-y !

MN : Oh, mon dieu, c'est génial. Non, je n'y crois pas ! Et la boîte est très belle, avec ce bleu foncé.

LB : Ce ne sont que des petites choses que j'ai trouvées au bord de la rivière. La petite pierre était dans l'eau.

MN : Oh, formidable... ! C'est magnifique, j'adore. Et cette fleur, c'est un bleuet, non ?

LB : Exactement.

MN : Un vrai de vrai ! Incroyable, merci beaucoup. Et vous les avez trouvées près de la rivière, dans la nature ?

LB : La pierre était dans l'eau. D'un bleu étincelant. Vous imaginez l'intensité de l'émotion ?

MN : C'est très beau. Merci mille fois ! Je vais les garder précieusement.

LB : Vous devez en avoir des milliers.

MN : Non, pas du tout. Sans parler que mon autel consacré au bleu a été démantelé il y a très longtemps. Ça me donne envie d'en refaire un, un nouvel autel bleu. Merci, c'est vraiment adorable.

LB : *Bleuets* vient juste de sortir en français. Mais en fait, le livre a été écrit il y a dix ans, bien avant *Les Argonautes*. C'était une autre époque. Vous sortiez d'une rupture. Vous étiez serveuse. Le livre est comme

un journal de ce vous traversiez à ce moment-là. Vous dites même que vous l'avez possiblement écrit à moitié saoule. Quand vous en faites la promotion, maintenant que vous êtes la célèbre autrice des *Argonautes*, que vous êtes une épouse, une mère, qu'est-ce que vous inspire ce journal de votre dépression?

MN : Il me ressemble. Je suis toujours la même personne, vous savez. C'est-à-dire que... oui, les livres sont autobiographiques, mais pas vraiment non plus. Ils ne sont pas censés s'additionner et expliquer une vie chronologiquement. Ils tiennent plus de l'esthétique. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'objets stylisés, vous voyez. Donc, ce livre m'est familier et me convient toujours. Pour autant, il correspond à un moment très différent de ma vie... Aujourd'hui, c'est rare que je me sente aussi... seule. Mais je dirais que je me sens... que je me sens très proche de cette personne.

LB : Ce n'est donc pas douloureux de revenir sur ces moments ? Vous voyez l'œuvre d'art et pas ce que vous ressentiez alors ?

MN : C'est ça, oui. En fait, il y a certains de mes livres sur lesquels il est plus difficile de revenir que celui-ci.

LB : Oui, j'imagine.

MN : Donc là, par exemple, je vois que vous avez *Une Partie rouge*. Ça, voilà... ça n'était pas forcément plus dur, mais disons que la dépression, la mélancolie, le blues, tout ça, ce sont des états qui sont toujours en nous et qui s'ancrent profondément d'une manière très différente d'un crime ou d'autre chose de ce genre. Donc il m'arrive encore de déprimer. Vous voyez ce que je veux dire? (*Rires*)

LB : Bien sûr, et c'est un livre doux et lumineux. Bon, j'avoue. Je suis amoureuse de votre cerveau.

MN : Oh, j'adore !

LB : Vous voulez bien être Dieu en fait ?

MN : Carrément ! (*Rires*)

LB : Ça serait vraiment génial. Vous savez ce que vous êtes, d'après moi ? Et j'espère que vous ne le prendrez pas mal...

MN : J'écoute j'écoute.

LB : Je pense que vous êtes le contraire parfait et non-binaire de Judith Butler. Je dois vous avouer que je n'ai jamais réussi à terminer *Trouble dans le genre*. C'est tellement difficile à lire.

MN : C'est vrai que c'est très complexe.

LB : Votre théorie offre le même genre de pensée explosive que Butler, mais dans une écriture très fluide, océanique et précise. Ça coule comme une rivière. Est-ce que vous acceptez le compliment ?

MN : Tout à fait. Même si je ne l'accepte pas en opposition à l'écriture de Butler, parce que d'après moi, Butler fait quelque chose de très très différent, si vous voyez ce que je veux dire.

LB : Oui, bien sûr.

MN : Je travaille dans un genre et avec des éléments totalement différents. Mais par contre, je fais mien votre compliment océanique. C'est très gentil.

LB : Mais je crois qu'on vous compare souvent à elle parce que *Les Argonautes* a cela de commun avec *Troubles dans le genre* qu'il a eu un impact, et a pu aider la communauté queer à travers le monde, notamment en lui donnant des concepts. Donc on vous compare souvent... Et vous l'avez lue assez jeune, non ?

MN : C'est vrai ! Et maintenant, je la connais aussi personnellement. Non, c'est quelqu'un d'incroyable, vraiment. Et il y a deux choses. À savoir que d'une part, c'est une figure intéressante de par son travail, comme vous l'avez rappelé. Et d'autre part, il y a tout ce qui a été extrapolé, ce qu'on sait d'elle, tout ce que peut représenter son nom. Et vous savez, elle a réfléchi et produit des travaux sur des sujets

extrêmement nombreux et divers. Bon, c'est vrai que j'apprécie les choses complexes parce que même si elles nous font nous sentir idiots la première fois qu'on les lit, la vie continue, cinq ans passent, on lit d'autres livres, et puis on y revient. Et là, on se dit : « Mais voilà, je comprends mieux maintenant ! » Puis on laisse encore passer cinq ans, on continue d'apprendre de la vie, on y revient, et chaque fois, il en ressort quelque chose de nouveau. Et son livre *Vie précaire* est écrit dans une langue beaucoup plus simple que beaucoup de ses autres livres. Et il a énormément compté pour moi dans l'écriture d'*Une Partie rouge*, par exemple, parce que dans ce livre, elle parle de violence et de deuil.

LB : Ah très bien, je vais aller voir ça.

MN : Oui, c'est un très bon livre.

LB : Merci du conseil.

MN : De rien.

LB : Dans *La Poudre*, on essaye de comprendre comment se sont construites les femmes qui font le 21^e siècle. On va donc faire un petit retour en arrière avec vous, d'accord ?

MN : OK !

LB : Vous êtes née à côté de San Francisco. Comment c'était de grandir dans cette région ?

MN : Ah, mon Dieu... c'est-à-dire que quand on grandit quelque part, au départ, on n'a pas vraiment d'éléments de comparaison, mais je crois... En fait, c'est drôle parce que pendant une autre interview un peu plus tôt, le journaliste n'a pas arrêté de me demander ce que ça faisait de grandir en étant une fille. Et je lui ai répondu que ce n'était pas comme si j'avais d'autres points de comparaison, mais je crois que ce qu'il essayait de me faire dire, c'était que c'était difficile, que je subissais la misogynie. Mais je ne sais pas. En fait, non ! Je crois qu'en dépit de certains traumatismes familiaux, j'adorais San Francisco. J'étais entourée de littérature et d'amis formidables.

Je suis toujours très proche de mes amis de l'époque, des gens plein d'audace et de talent. Il y avait notamment Lhasa de Sela qui était... que je remercie d'ailleurs à la fin des *Argonauts*. C'était une très bonne amie à moi qui est morte tragiquement d'un cancer du sein à 37 ans. Elle est devenue une star internationale de la chanson et c'était quelqu'un d'absolument incroyable. C'était une de mes meilleures amies au lycée. Donc j'étais entourée de gens formidables comme ça. Et puis vous savez, on traînait beaucoup dans Haight-Ashbury qui était le quartier où se trouvait mon école. C'est bizarre parce que d'une certaine façon, – je crois que tout ça sont les germes de ce que j'écris ces derniers temps –, mais en même temps, il y avait quelque chose d'étrange à être au cœur de la vie hippie...

LB : C'est sûr.

MN : Vous savez, dans les années 80, l'ambiance avait plutôt tourné aux skinheads. Il y avait beaucoup de haine. Le retour de bâton a été très rude.

LB : C'était dix ans trop tard en fait.

MN : Oui. En fait, je ne sais pas si ça m'aurait plu, le Summer of Love, parce que ce n'est pas trop mon truc, tout ça. Mais je crois que ça a préparé le terrain de mon intérêt non seulement pour les mouvements de libération, mais aussi pour ce qui se passe après, pour les lendemains de révolution, si vous voulez.

LB : Intéressant.

MN : Donc, voilà. Et puis je suis allée à New York pour la première fois quand j'étais adolescente, et là, j'étais sûre que cette ville était faite pour moi. À partir de là, j'ai été très impatiente de m'y installer, donc...

LB : Tout ça pour finalement revenir en Californie.

MN : Je sais! Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Ce n'était pas du tout prévu. J'adore vraiment New York. Et je croyais sans doute que j'y passerais le

restant de mes jours, mais ça ne s'est pas passé comme ça.

LB : Votre intérêt pour les livres remonte à un très jeune âge. Vous vous êtes même cassé le coude en essayant d'attraper un livre sur une étagère quand vous aviez deux ans. Qu'est-ce que les livres vous apportaient que vous ne trouviez pas dans votre vie ?

MN : Vous savez, ça me fait toujours un peu bizarre, cette question, dans le sens où je me sens un peu honteuse parce qu'effectivement je lisais beaucoup quand j'étais petite, mais je ne suis pas de ces écrivains qui disent : « J'étais toujours fourrée dans les livres. Impossible de m'enlever mon livre des mains. » Ça ne correspond pas du tout à mon expérience ! Et puis je crois que j'étais... Bon oui, je lisais beaucoup... Je ne réponds pas directement à votre question, mais voilà ce que je peux vous dire : Avec le recul, je m'aperçois que j'ai toujours été... et c'est moins vrai aujourd'hui que je suis vieille et que j'ai des cheveux gris — bon, je n'ai pas de cheveux gris, mais je suis plus vieille — mais il y avait la musique, vous voyez, que ça soit le post punk, tout ça, et pendant longtemps, la relation entre musique et écriture a été ce qui m'a le plus intéressée. Et quand j'ai emménagé à New York, le milieu littéraire que je fréquentais... Ce n'est pas comme si j'avais grandi avec Jane Austen ou, je ne sais pas, Victor Hugo. Moi, ce qui m'intéressait plutôt, c'était d'assister à des lectures de poésie, c'était la musique plus que... plus que d'autres choses.

LB : Donc la littérature est arrivée un peu plus tard dans votre vie ?

MN : J'imagine, oui ! Mais je lisais au lycée, j'adorais la poésie, j'adorais Paul Celan, j'adorais Rimbaud et j'aimais les grands romans russes, bref, j'aimais toutes sortes de choses. Mais je crois... Il y a cette autrice qui s'appelle Eileen Myles... Vous connaissez Eileen Myles ? Vous devriez vraiment l'inviter.

LB : Oui, bien sûr. J'avais prévu qu'on parle d'elle un peu plus tard...

MN : Ah ok, formidable !

LB : ... Parce qu'elle compte beaucoup dans votre carrière. En fait, je ne la connaissais pas avant de préparer cette interview et j'ai fait quelques recherches.

MN : Figurez-vous que j'ai assisté à une lecture d'Eileen quand j'avais 19 ans et c'est à peu près à ce moment-là que je me suis dit : « Oh ! » Vous savez, Patti Smith, la scène artistique new-yorkaise... C'est là que j'ai pensé : « Ah, mais c'est eux, ma famille. Il faut que je les rencontre. » Donc voilà, c'était très... Il y avait la littérature que j'adorais lire, mais j'étais aussi très impressionnée par la littérature performée sur scène et les gens qui proposaient des lectures, des performances live, tout ça.

LB : Vous avez donc été une lectrice précoce, mais aussi une autrice précoce. J'ai lu une anecdote que j'ai trouvée géniale. Donc apparemment, votre père, qui est décédé quand vous aviez 10 ans, était un menteur.

MN : Un menteur ! Mais pas du tout ! C'était quelqu'un de très bien. Non, je rigole.

LB : Pas menteur, pardon !! Voilà ce qui se passe quand on s'exprime dans une langue étrangère, pardon pardon ! Il était avocat.

MN : Tout à fait, il était avocat.

LB : Et il avait l'habitude de vous donner des bloc-notes, des stylos, et vous aviez pour mission de noter absolument tout ce qui se passait dans son bureau. Ça me paraît très intéressant parce qu'encore aujourd'hui, vous prenez énormément de notes. Je sais que c'est votre façon de travailler, de tout noter tout le temps. En fait, vos livres sont souvent des notes incroyablement denses et structurées. Pourquoi votre père vous demandait de faire ça ?

MN : Il ne me forçait pas. Il se contentait de me donner du papier et des stylos.

LB : Donc ça venait plutôt de vous ?

MN : Oui oui. Mon père était quelqu'un de formidable. C'est vraiment triste qu'il soit mort si jeune parce que je crois qu'il s'intéressait vraiment à ses enfants, à notre développement... et il nous découpait toujours des articles, par exemple, si je m'intéressais au théâtre, il déposait un article sur l'école de théâtre de Yale sur mon lit. Et ce qui est fascinant dans cette histoire, c'est que comme il est mort quand j'avais dix ans, ça veut dire qu'il faisait ce genre de chose quand j'étais très jeune, je ne m'en rends compte que maintenant. J'ai des enfants de cet âge. Et je me dis que je ne vais pas découper des articles à propos de leur avenir et les déposer sur leur oreiller ! C'était quelque chose de très étrange, ambitieux et un peu envahissant ! Mais quand même, ce qui était formidable là-dedans, c'est qu'il s'intéressait à tout ce qui m'intéressait. J'ai fait de la danse pendant un moment, et j'ai continué à en faire après sa mort, mais avant ça, il savait que j'étais captivée par les compagnies de danse, alors il m'emmenait les voir, il m'emmenait voir du ballet et il me donnait des articles sur la danse, m'a abonnée à un magazine sur le sujet, ce genre de choses. Donc il ne s'attendait pas forcément à ce que je devienne avocate ou médecin. Tout ce qui m'intéressait l'intéressait. Il me semble que beaucoup d'enfants aiment la littérature parce qu'ils aiment les réalités alternatives, ils adorent pouvoir dire : « J'ai été emporté.e par l'histoire » ou « Je vais inventer des histoires sur des fées qui vivent sur un autre planète. » Je n'étais pas ce genre d'enfant et je ne suis pas ce genre d'écrivaine. Moi, je suis plutôt l'écrivaine qui prend beaucoup de notes. Si bien que quand j'étais plus jeune, c'était la même chose, je crois. J'aimais traduire le monde dans l'écriture, et je n'étais pas particulièrement du genre rêveuse. J'étais attentive.

LB : Oui, donc c'était une tentative de retranscrire la réalité par l'écriture, ce qui s'apparente assez au travail journalistique, non ?

MN : Oui, tout à fait ! En fait, j'ai toujours mon journal intime de l'époque, celui où je consignais mes

rêves quand j'étais en CP. J'y écrivais tous mes rêves. En gros, je prenais des notes sur ma vie.

LB : Pour en garder la trace, donc.

MN : Oui, c'est ça. Pour en garder la trace.

LB : Vous parlez beaucoup de choses sur votre enfance dans un livre en particulier, *The Red Parts*, dont le titre français est *Une Partie rouge*. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi c'est au singulier en français parce que du coup, ça ne sonne pas pareil...

MN : Peut-être que vous pouvez me l'expliquer parce que de mon côté, la maison d'édition a insisté que le pluriel avait des connotations en français qui ne convenaient pas.

LB : *Les Parties rouges* ? Oui, mais ce sont les mêmes qu'en anglais, un peu provocatrices, biologiques et bizarres.

MN : C'était l'idée. Mais je ne sais pas. Je sais que quand les gens traduisent les titres, ils insistent toujours pour dire qu'on ne comprendra pas, que le titre ne plaira pas. Moi je trouvais que *The Red Parts* était un titre très simple.

LB : C'est vrai, mais bref.

MN : Oui, donc, cela mis à part.

LB : Dans ce livre, vous parlez de votre enfance et vous reconnaissez vous-même que vous pouviez être assez dure avec votre mère, parce que c'est elle qui a demandé le divorce pour épouser un peintre en bâtiment quand vous aviez sept ans. Quel genre de mère était-elle ?

MN : C'était une mère formidable. Elle l'est toujours. Et je ne dis pas ça pour lui faire plaisir, elle ne parle pas français, donc elle ne pourra pas écouter ce podcast. En fait, comme la plupart des enfants... Tout dans *Une Partie rouge* ou *Les Argonautes* est un peu comme... J'aime beaucoup enseigner à des jeunes gens et je remarque que comme moi, tout le monde a plusieurs livres, ou au moins un livre dans lequel ils

ont besoin de rendre leurs parents responsables de tout ce qui leur est arrivé. Vous voyez ce que je veux dire ? Je crois que c'est quelque chose de normal jusqu'à environ 35 ans, et qu'après ça, peut-être que ça change. Ou pas. Quand l'un de vos parents meurt, c'est très facile de séparer les choses et de projeter tous ses fantasmes sur le parent disparu, de penser que ça se serait mieux passé, que vous auriez été plus heureuse, s'il avait été là. J'ai l'impression d'avoir fait ça pendant un certain temps. Et j'imagine que ma mère en a souffert. Rétrospectivement, je crois qu'en fait, ma sœur et moi étions en deuil, nous faisons le deuil de notre père. Cela n'avait rien avoir avec... Je crois que rétrospectivement, ma mère faisait absolument tout pour nous protéger, elle faisait tout son possible pour être la meilleure mère possible et à mon avis, c'est ce qu'elle était. Si vous avez la chance que vos parents et vous viviez assez longtemps, alors vous avez la possibilité de partager plusieurs vies avec eux et j'ai la sensation que la vie que nous avons aujourd'hui est très différente de celle que nous vivions à l'époque.

LB : Mais j'imagine que votre mère était aussi traumatisée.

MN : C'est sûr.

LB : Elle a vécu cet événement tragique qui a eu lieu quatre ans avant votre naissance. Sa sœur Jane a été assassinée. Cela a vraiment déterminé votre carrière et votre vie : votre carrière parce qu'en 2005, vous avez écrit *Jane, a Murder*, qui est un livre dans lequel vous faites revivre votre tante décédée et qui a fait de vous une écrivaine. Et aussi votre vie parce que la violence et la peur sont très présentes dans votre enfance. La mort est toujours là...

MN : Oui. Je pense que ma mère a été traumatisée et il me semble que *Jane, a Murder*, et plus tard, *Une Partie rouge* représentaient une tentative pour mieux comprendre à quoi avait ressemblé sa vie, ce que ça faisait de grandir avec des parents beaucoup plus stricts et conservateurs, et puis il faut préciser qu'elle venait du Michigan, dans le Midwest, et la culture y est très différente, ça n'a rien à voir avec la façon dont

j'ai grandi à San Francisco ! Grandir dans les années 50 aussi, était très différent. Et puis la perte de sa sœur, ça a été très dur. Ma mère s'est mariée très jeune, comme ça se faisait à l'époque. Après ça, et alors qu'ils n'étaient plus mariés, je crois que la mort de mon père a représenté un autre traumatisme pour elle.

LB : Bien sûr.

MN : Mon père était son meilleur ami depuis leurs 15 ans, ils sortaient déjà ensemble au lycée, se sont mariés après la fac. Il est mort à peine un an après le divorce, et c'est elle qui a découvert le corps. Donc forcément, tout ça a été incroyablement difficile pour elle.

LB : Oui, et puis elle s'est sentie coupable, en fait, comme beaucoup de femmes se sentent coupables...

MN : Exactement.

LB : ... Elles culpabilisent pour ce qui arrive autour d'elles.

MN : Oui, et si vous culpabilisez, et que l'objet de votre culpabilité, par exemple, votre ex-mari, meurt soudainement et laisse vos enfants orphelins de père, cela augmente d'autant plus votre culpabilité parce que vous portez un traumatisme dont vous n'êtes pas responsable, mais qu'il vous faut gérer. Tout se mélange dans la tête de vos enfants et leur vie est bouleversée. Bref, ça faisait beaucoup de choses à porter pour elle. Et puis comme je le raconte dans *Une Partie rouge*, ma sœur était particulièrement difficile quand elle était jeune. Quand j'y pense, maintenant que j'ai un beau-fils adolescent, et un autre garçon un peu plus jeune, je réalise que j'ai jugé ma mère très durement. Et je m'aperçois qu'être parents d'adolescents, surtout quand les adolescents sont en crise, quand ils souffrent, est vraiment difficile. C'est, vraiment, très très difficile. Pour autant, je ne pense pas que tous ses choix aient été parfaits. Mais j'ai beaucoup de compassion pour elle.

LB : Oui, bien sûr.

MN : J'envisage cette époque de manière très différente aujourd'hui, évidemment.

LB : Moi aussi, elle m'a inspirée de la compassion quand j'ai lu le livre et j'ai été très touchée par ce que vous dites sur le traumatisme de votre mère par rapport au cinéma. Je connais ça très bien parce que j'ai vécu quelque chose de très similaire à ce qu'a traversé votre mère. Beaucoup de films contiennent des scènes où on viole, on bat, on tue des femmes. La violence contre les femmes est partout et très esthétisée. Et c'est insupportable quand vous savez que ces choses arrivent vraiment.

MN : Oui oui.

LB : Et c'est pour ça que vous avez écrit *The Art of Cruelty*, c'est bien ça?

MN : Exactement. Je crois d'ailleurs que *Jane*, *Une Partie rouge* et *The Art of Cruelty* vont tous les trois ensemble, d'une certaine façon. *The Art of Cruelty* parle des représentations de la violence et du rapport, ou non, de ces représentations à la réalité. Parce qu'après tout, je suis chercheuse et critique, mais j'écris aussi sur ma propre vie, c'est pour cela qu'il ne me paraît pas toujours logique de recourir à un seul genre littéraire pour parler des choses. Et puis j'y trouvais un intérêt artistique et transgressif, sans parler d'une expérience qui faisait que j'étais à la fois horrifiée et intéressée par les représentations de la violence. Ce livre est une sorte de collection des différentes choses que j'ai pu voir au fil des années. Et aussi des raisons qui font que les gens les regardent. Pour les gens comme ma mère, je crois que si vous devez gérer un traumatisme de cette nature — ou même si ça n'est pas le cas — il peut y avoir une espèce de phénomène de répulsion-attraction où on se retrouve attiré par des choses sombres justement parce qu'on veut essayer de les comprendre. Et bien sûr, ces choses peuvent vous affecter de manière plus intense. Parce que je suis très affectée par ce que je vois, mon compagnon est tout le temps en train de me dire : « Mais arrête, ce n'est qu'un film ! » Et je lui

réponds : « On ne fait pas de films pour qu'ils n'aient pas d'impact sur les spectateurs. On les fait justement parce que ça a un impact. » Et s'ils n'en avaient pas, alors pourquoi les faire ? Pourquoi se donner cette peine ? La conclusion, c'est que d'après moi, nous avons tous les deux raison. Lui parce que oui, ce n'est qu'un film. Et moi parce que vous savez, quand vous regardez... pardon, je ne connais pas le titre en français, mais si par exemple, vous regardez un spectacle de danse, cela va faire naître une empathie kinesthésique, et votre corps va avoir un peu l'impression de bouger lui aussi. Ça fonctionne de la même façon pour la violence. C'est ce que je crois, en tout cas. Votre corps ressent des exhortations qui sont le miroir de ce que vous voyez à l'écran. Et je trouve tout ça fascinant.

LB : Ce que j'apprécie énormément chez vous et dans la succession de vos livres, c'est qu'ils semblent s'écrire d'eux-mêmes, ou s'imposer à vous.

MN : Oui.

LB : Vous avez écrit *Jane, a Murder* pour trouver le courage d'affronter la violence et d'en parler librement.

MN : C'est ça.

LB : Et puis il y a eu *Une Partie rouge* parce que le dossier judiciaire de l'assassinat de Jane a été réouvert et qu'il y a eu un nouveau procès. Vous avez donc éprouvé le besoin de le documenter, et ensuite, il vous a fallu écrire *The Art of Cruelty* pour théoriser tout ça. C'est vraiment fascinant, la façon dont vous...

MN : Je sais. C'est agréable quand on peut se délester en un seul livre. Mais c'était un sujet très particulier. Et il a fallu revenir dessus encore et encore.

LB : Pendant des années !

MN : Je sais ! Ça m'a paru très long de travailler sur ce sujet. Et peut-être que j'y reviendrais un jour, qui sait. Mais après tout ça, ça a été un grand

soulagement de voir que cette décennie passée sur ces questions se refermait un peu.

LB : C'est sûr.

MN : Mais manifestement, j'avais beaucoup de choses à sortir et je crois que les femmes, d'où qu'elles viennent, y compris dans les cultures très permissives, plus elles ont de l'audace, plus elles osent s'exprimer, plus... Regardez quelqu'un comme Alexandria Ocasio-Cortez. Plus vous prenez de place, plus vous devenez une cible. Ça peut paraître étrange, mais d'une certaine façon, c'est pour ça que l'histoire de Jane est justement celle qui... Pour devenir écrivaine, j'ai dû m'y confronter. Votre plus grande peur, c'est de vous faire assassiner en raison de votre audace. Et moi, j'étais convaincue que c'était ce qui était arrivé dans ma famille, vous voyez ? Ça me causait beaucoup d'angoisse. Même si ma situation n'était pas la pire. J'entends par là que beaucoup d'hommes et de femmes, comme vous le savez, vivent des situations très dures et ont de vraies raisons d'avoir peur, alors que nous sommes ici dans ce studio à Paris. Mais à mon tout petit niveau, il fallait que je franchisse cet obstacle.

LB : J'aime énormément la façon dont vous transformez cette réflexion de dix ans sur la violence en revendications très féministes. En fait, dans *The Art of Cruelty*, vous revendiquez la violence pour les femmes. Et il y a cette interview que vous avez donnée où vous dites : « La noirceur n'appartient pas aux hommes. L'agressivité ne leur appartient pas. La destruction ou l'autodestruction ne leur appartiennent pas. Je crois qu'il est difficile pour les femmes de savoir quelle part de noirceur nous revient alors même que nous aussi, sommes des animaux humains. Et cette part est le résultat d'une existence passée dans un monde qui n'en peut plus des forces destructrices de la misogynie et de l'agressivité masculine. » Et ça dit aussi...

MN : C'était avec Björk, non ? L'interview ?

LB : Oui, c'est ça ! Dans cette lettre...

MN : C'est vraiment la bonne interlocutrice pour parler de ça, non ?

LB : Cet échange d'emails avec Björk est incroyable. Fascinant ! D'ailleurs, je n'ai pas supporté le film de Lars von Trier, *Dancer in the Dark*. Je suis partie au bout d'une demie-heure. C'était trop pour moi.

MN : Ce qui était vraiment formidable dans cet entretien, c'est que c'était l'un de ces moments étranges où toute votre vie vous revient très précisément. Depuis mon plus jeune âge, 12 ou 13 ans, ça a été quelqu'un d'important, même si elle n'a que quelques années de plus que moi. Mais bref, j'ai 13 ans, elle en a 19. Je la vois danser avec les Sugarcubes sur MTV. Et de mon côté, je viens d'avoir mes règles pour la première fois, etc... Je crois que j'ai écrit sur *Dancer in the Dark* et sur Lars von Trier dans au moins deux livres. Dans *The Art of Cruelty*, c'est sûr, et j'ai aussi écrit dessus dans *Une Partie rouge*. Et dans ce film, je voyais mon idole être sacrifiée, tuée ! C'était tout bonnement insupportable pour moi. Alors pouvoir en parler directement avec elle après toutes ces années, ça été très... Je ne trouve pas le mot. Ça m'a beaucoup apaisée, d'une certaine façon. Donc je pense que ce que j'ai dit était vrai. Et je pense aussi que nous ne pourrons jamais savoir quelle part nous revient et quelle part revient à la misogynie. Mais je crois fermement que pour que les femmes soient traitées comme les animaux humains que nous sommes, nous ne pouvons pas faire l'économie de cette réflexion. Je ne suis pas sûre ça nous rende service de nous imaginer comme ces êtres maternels, purs, entièrement dévouées et sans tache, qui créeront un matriarcat merveilleux où tout est juste, nos couronnes de fleurs sur la tête. Peut-être que ça arrivera, je ne dis pas le contraire. Mais je crois que vu où nous en sommes pour l'instant, il est important de ne pas projeter nos émotions sur les autres et de regarder plus honnêtement en nous-mêmes, parce qu'au final, bien sûr que c'est agréable de pouvoir dire : « Oh, je crois que tout ça vient de là. Mais vous savez... » C'est-à-dire que les hommes ont aussi beaucoup reçu de la misogynie et du patriarcat et qu'il faut qu'ils décident de ce qu'ils veulent en faire. Nous

avons tous besoin de savoir quoi en faire. Et je suis persuadée qu'avoir la palette d'émotions la plus large possible est important. Vous posez la question à n'importe qui et ils vous diront, par exemple, pendant la ménopause, eh bien, c'est la rage. Je lisais un article l'autre jour où quelqu'un affirmait qu'il n'y avait pas plusieurs états, pendant la ménopause, il n'y en a qu'un. Et ça s'appelle la rage. Mais je pensais à tous ces différents états, notamment créés par les hormones et je me disais que c'était totalement idiot de faire comme s'ils n'existaient pas vraiment.

LB : Oui, j'aime beaucoup ce geste féministe de revendication de la violence. Et d'ailleurs, vous mettez aussi cette brutalité, cette dureté dans votre écriture. Vous ne parlez pas avec douceur de la grossesse dans *Les Argonautes*. Vous ne parlez pas avec douceur de la dépression dans *Bleuets*. Et il y a un passage que j'aimerais vraiment lire si vous voulez bien.

MN : Bien sûr.

LB : Il s'agit de la proposition 134 : « Considérer le bleu comme la couleur de la mort me calme. Depuis longtemps je me figure l'approche de la mort sous la forme d'une vague qui enfle — un imposant mur bleu. Tu te noieras, me dit le monde, m'a toujours dit le monde. Tu descendras dans un enfer bleu, bleu à force de fantômes affamés, bleu Krishna, bleus, les visages de ceux que tu as aimés. Eux aussi se sont noyés. Respirer dans l'eau : cette pensée provoque-t-elle de la panique ou de l'excitation ? Amoureux du rouge, on se taille les veines ou l'on se tire une balle. Amoureux du bleu, on remplit ses poches de cailloux bons à sucer et on se dirige vers la rivière. N'importe laquelle fera l'affaire. » Rien que de le lire, ça me donne des frissons, regardez. C'est très intense, très fort, cette façon de parler du suicide et des pensées suicidaires.

MN : Oui. Je crois que dans mon écriture, que ce soit sur la grossesse ou autre chose, je ne cherche pas forcément à écrire de façon brutale et frontale, mais j'essaye d'être très claire. La plus claire possible et la plus vraie. Je ne cherche pas à créer des effets de manche pour que ça soit plus fort. Si j'écris sur le placenta, par exemple, je me pose vraiment la

question : À quoi ressemble un placenta ? Et en y repensant, je me suis dit qu'il ressemblait assez à un steak ! Mais mon but est de savoir ce que sont ces choses. C'est comme ça que je réfléchis. On en apprend beaucoup sur notre culture quand les gens vous disent : oh, ça a l'air très dur. Et vous vous demandez : ah bon, pourquoi ? Ce n'est pas dur, c'est fidèle à la réalité, donc je cherche à être fidèle à la réalité. Mais dans *Bleuets* je crois que j'essayais... Vous connaissez Keats, le poète anglais ? Il y a ce vers très connu qui dit : « J'ai été presque amoureux de la Mort », et c'est horrible, mais je crois qu'il y a manifestement une sorte d'ivresse qui peut accompagner une dépression. Pour moi, dans ce passage que vous venez de lire, je crois que j'essaie de dire que l'un des problèmes avec le suicide c'est que les gens en parlent très souvent comme s'il pouvait être contagieux. Et dans ce passage, en fait, c'est surtout sur Virginia Woolf que j'écris, et surtout, je l'imagine qui s'avance dans la rivière. Mais vous savez, j'ai mentionné aussi Paul Celan, et d'ailleurs, à l'instant où l'on se parle, on se trouve tout près des berges du fleuve dans lequel il s'est jeté. C'est un poète qui compte beaucoup pour moi. Il y a aussi Beckett, dans ce livre, quand il est question des cailloux à sucer, qui est tiré de *Molloy*, ou peut-être de *Malone meurt*, je ne sais plus. Même si bien sûr, Beckett ne s'est pas suicidé, mais disons... Le problème avec le suicide, et ce n'est pas le seul, mais l'un d'eux est que les gens que vous admirez se suicident, et tout le monde se met à avoir peur d'une épidémie parce qu'on se dit, j'adore Virginia Woolf, j'adore Paul Celan, comment ont-ils pu en arriver là ? Comment ont-ils pu avoir une fin pareille ? Et on se met à penser... je crois que c'est pour ça que c'est si dur pour les enfants dont un parent s'est suicidé, parce que c'est un récit qu'on vous donne de ce qui aurait pu arriver dans votre vie et vous vous dites : je vais avoir les cheveux gris très jeune, ou je vais devenir toxico, ou je vais me suicider. C'est très dur à porter. J'essayais de rassembler tout cela dans le livre.

LB : Vous avez mentionné Virginia Woolf et il me semble que votre mère a rédigé une thèse sur *Mrs Dalloway*.

MN : Oui oui, tout à fait.

LB : Et la vôtre, vous l'avez faite sur une autre écrivaine qui s'est suicidée, Sylvia Plath..

MN : Oui, c'est vrai.

LB : ... Que j'admire énormément.

MN : Oui, j'ai écrit sur Plath et Anne Sexton pour mon mémoire de master et toutes les deux se sont suicidées. C'est vrai.

LB : Est-ce que vous vous souvenez de quels étaient vos rêves quand vous écriviez ce mémoire ? Comment envisagiez-vous votre avenir à cette époque ?

MN : Bon, j'étais très jeune, je devais avoir autour de 20 ans quand j'ai écrit ce mémoire. Mais vous savez quoi ? J'y ai jeté un coup d'œil l'autre jour et je ne l'ai pas trouvé si mauvais. Je me suis aperçue qu'il contenait beaucoup de sujets qui m'intéressent encore. Pas tous, mais beaucoup, je m'en rends compte aujourd'hui. En fait, c'était une tentative de créer ce qui s'appelait la performance de l'intimité, qui est une expression d'Anne Sexton dans un de ses poèmes. Elle a dit qu'elle était une performeuse de l'intimité et ça m'intéressait beaucoup. Plutôt que d'avoir cette idée que bien sûr, c'est naturel pour les femmes de sortir ce qu'elles ont sur le cœur parce qu'elles ne peuvent pas se retenir, blablabla, et leur corps blablabla, leur poésie, etc. sauf que si vous lisez Plath, il n'y a rien de tel chez elle. Les gens disent qu'elle est une poétesse de la confession, alors que c'est la poésie la plus construite, la plus influencée par les mythes qui soit, elle est très allégorique et enveloppée de références gréco-romaines, c'est si travaillé, si... Mais à la lecture, c'est très à vif. C'est ça qui l'a rendue célèbre. Et on se disait : comment quelque chose d'aussi travaillé peut être aussi à vif ? Et ça m'intéressait beaucoup, ce genre de performance, et ce n'est pas comme faire un blog. La

question, c'est : comment est-ce que j'écris dix vers d'un poème? Ils sont si condensés et pourtant transmettent cette impression d'immédiateté et d'intensité, alors qu'ils ont été ciselés pendant des mois et des mois. Plath ne se séparait jamais de ses dictionnaires des synonymes et de rimes quand elle écrivait. C'était un processus extrêmement laborieux, vous savez. Mais je crois qu'elle a écrit le recueil de poèmes intitulé *Ariel* un peu plus vite. Bref, on n'en est jamais sorti. Mais ce mémoire, c'était aussi sur Foucault et sur les idées de Foucault concernant ce qu'il appelait... quel est le mot français? L'aveu ? comme une confession...

LB : Un aveu, oui oui !

MN : Voilà. En fait, ce mémoire expliquait qu'on nous a toujours dit que le sexe est refoulé alors qu'en fait, on n'en finit pas d'en parler.

LB : *Histoire de la sexualité* est un texte capital...

MN : Exactement. Et plus on en parle, plus on crée ce genre de discours. On se retrouve avec cette idée fautive que tout est refoulé alors qu'on en parle tout le temps. Donc je me suis dit que ce serait un cadre d'étude intéressant de réfléchir à la façon dont, vous savez... et il ne s'agit pas là du sexe en soi, du corps en soi, mais qu'à travers le langage, on ne cesse jamais d'inventer. Ce qui est exactement ce que Butler cherchait à expliquer à propos du genre. Bref, tout ça m'intéresse depuis très longtemps. Enfin, je suis aussi curieuse d'autres choses aussi, mais...

LB : Quand on entend un titre comme *La performance de l'intimité*, c'est déjà presque *Les Argonautes*. Je veux dire que c'est déjà très présent..

MN : Oui oui

LB : ... Dans les grandes lignes...

MN : Bizarrement. Oui, mais en fait... Ce que j'essayais de faire dans ce livre, c'était de montrer la façon dont, dans les années 50 et 60... de revenir en arrière pour montrer combien la situation était

différente. Je crois que d'une certaine manière, il existait une espèce de performativité autour de la honte parce que, appelons ça la culture, la culture était différente. Je crois qu'aujourd'hui, les gens sont habitués aux réseaux sociaux, au partage incessant de leur vie sur Facebook ou ailleurs, et je crois que je suis plus intéressée que jamais par l'art ou, pour le dire autrement, par les moyens de pouvoir réfléchir, méditer pendant un très long moment sur quelque chose qui semble personnel. Mais pour moi, mon propre travail ne me paraît ni intime ni personnel parce que j'utilise ce matériau depuis des années. On se retrouve à devoir résoudre une espèce d'énigme poétique. Et puis quand vous écrivez autobiographiquement, vos livres sont une sorte d'instantané de ce moment... avec le temps, vous n'êtes plus au même endroit qu'au moment de l'écriture. Donc même pour *Les Argonautes*, les choses ont changé pour Harry et moi.

LB : Ce n'est plus pareil.

MN : Non ! Beaucoup de choses ont changé.

LB : Vos enfants ont grandi, vous êtes confrontée à d'autres problèmes.

MN : Oui ! Nos enfants sont des créatures très différentes, ils ont d'autres problèmes. Et donc quand les gens disent : « Comment avez-vous pu raconter autant de choses sur vous ? » Je pense : « Sur nous ? Mais qu'est-ce que vous savez sur nous ? » Nous sommes d'une certaine façon ce matin, mais... en fait, c'est génial, parce que la vie échappe à l'art.

LB : Oui, je comprends. J'ai une question un peu étrange : êtes-vous née femme ou l'êtes-vous devenue ?

MN : Je ne sais même pas si j'en suis une maintenant ! Je ne sais pas ce que je suis. Mais par exemple, je pense que stratégiquement, ce que vous faites est important, comme de n'interviewer que des femmes, ou d'avoir d'autres actions de ce genre parce qu'on connaît les statistiques. Mais pour moi, personnellement, je termine très peu de phrases qui

commencent par « Je suis ». Parce que je n'ai même pas l'impression d'être devenue une femme, vous voyez ?

LB : Oui, c'est très intéressant ce que vous dites parce que vous écrivez beaucoup sur l'identité et pourtant, vous ne terminez pas de phrases qui commencent par « Je suis ». Ça dit beaucoup de choses sur votre perception de l'identité comme construction et qui viendrait toujours de l'extérieur?

MN : J'y pense en terme de stratégie. Pour certaines personnes, tout ça est très très clair et tant mieux pour elles. Mais il y a un passage dans *Les Argonautes* où j'ai une petite citation de Winnicott – ou plutôt c'est lui qui cite... Voyons voir... Non, ce n'est pas Winnicott... C'est Lacan ! Mais il dit qu'un homme qui se prend pour un roi est fou, mais un roi qui se prend pour un roi ne l'est pas moins. Pour moi, si je disais : « Je suis une femme, je sais que je suis une femme, je suis une femme », je commencerais à penser que je suis folle. Je ne sais pas. Ça n'a aucun sens pour moi. Pour être honnête, je ne saurais même pas quoi dire. Mais stratégiquement, je m'identifie en permanence comme étant de sexe féminin. Et ça me va aussi. Vous voyez ce que je veux dire ?

LB : Très bien, et ça me rappelle la façon qu'avait Monique Wittig – dont vous parlez souvent dans vos livres – parle de « la femme ». « La femme » est quelque chose de défini par les hommes...

MN : Oui oui. C'est ça.

LB : C'est pour ça qu'elle dit : « Les lesbiennes ne sont pas des femmes ».

MN : Exactement.

LB : Quand on aime une autre femme, on sort de ce processus de domination que connaissent les femmes toute leur vie.

MN : Oui, en fait, *Les Argonautes* était un livre très intéressant à publier parce que c'est comme une discussion au long cours sur la fluidité des identités et

puis les gens doivent en faire la critique et choisir. Ils choisissent les mots qu'ils vont employer, surtout concernant mon partenaire, et ils choisissent ces mots que lui-même n'emploierait jamais. Ils parlent d'homme trans ou de personne trans F to M. Je veux dire que Harry ne dirait jamais ça. Jamais.

LB : Harry dit qu'il ne va nulle part. J'adore !

MN : Oui, il n'utilise aucun de ces mots. Donc c'est très intéressant à lire, et je me dis... je comprends ! Je comprends tous ces gens. Ils veulent employer les bons termes, dire ce qu'il faut. Mais j'ai l'impression que pour parler du livre, en fait, ce texte offre beaucoup de pistes de réflexion, sauf qu'aucune n'était explorée. C'est très intéressant parce on peut toujours dire telle ou telle chose, y compris dans une langue très audacieuse, mais on est toujours renvoyé.e.s à ces catégories fixes. C'est très difficile d'y échapper.

LB : C'est vrai. Par ailleurs, vous avez appris à écrire avec des mentors incroyables telles qu'Annie Dillard et Eileen Myles dont vous avez parlé plus tôt. Cette dernière s'est présentée comme candidate à la présidence des Etats-Unis en 1991. Ça avait quelle importance pour vous que ces femmes vous transmettent leur savoir ? Je sais qu'elles vous ont transmis le goût de l'écriture, mais je me demandais si elles ne vous avaient pas aussi transmis une certaine vision de ce que peut être le féminisme ?

MN : Oh oui, absolument. Ce qui est drôle avec Annie et Eileen c'est qu'elles ne partagent aucune idée sur le féminisme parce qu'Annie Dillard ne s'identifie pas comme féministe ! Elle n'aimerait pas du tout qu'on la qualifie de féministe, je crois. Mais je ne sais pas si vous connaissez son travail ou sa réputation mais, c'est une personnalité d'une très grande force et, pour le dire vulgairement, elle en a. Par exemple, elle est du genre à se comparer à Jésus-Christ et elle disait qu'avec Thoreau et Emerson : « Nous sommes les trois plus grands écrivains de ce pays ». Voilà, elle est capable de ce genre de bravade. Et Eileen est comme ça elle aussi. Pour ma part, je n'ai jamais fait ça. Je ne suis pas assez bravache. Ce n'est pas trop mon style. Mais j'ai beaucoup appris en les regardant. Gertrude

Stein faisait ça aussi. Vous savez, la capacité à affirmer son génie remonte à loin. Les hommes le savent depuis la nuit des temps, non ? Depuis toujours. Ils le font tous les jours. Ils sont ce génie qui va réparer la télécommande ou ce génie qui va accomplir je ne sais quoi d'autre, ils savent tout faire ! Comme vous, ils savent comment diriger un pays. Mais c'est juste une façon de s'affirmer. Ce genre de présence est très puissante et vous savez, je crois que je n'ai pas... ma mère est une femme très forte à sa manière, mais c'est sûr que quand on la rencontre, elle est comme beaucoup de femmes, et comme je le suis, incroyablement respectueuse : « Excusez-moi, est-ce que... je suis désolée. Pardon, qu'avez-vous dit ? Pardon, pardon. » Tout ça, quoi. Et je continue de penser comme ce que j'ai écrit dans les Argonautes : c'est super parce que le monde aurait bien besoin de plus de gens capables de s'excuser, de vous laisser de la place, il n'y a rien de mal à ça, il en faudrait même plus. Mais ça devient une habitude de céder sa place dans le monde, et ça peut entraîner toutes sortes de dysfonctionnements, c'est paralysant. Quand j'enseigne, je vois beaucoup de jeunes femmes qui, au moment des oraux, perdent leurs moyens. Elles ont du mal à jeter de la poudre aux yeux, à plastronner, ou peut-être pas ça, mais...

LB : Faire semblant et le reste suivra ?

MN : Faire semblant et le reste suivra ! À se présenter en toute légitimité, à montrer qu'elles n'ont besoin de la permission de personne. J'ai le droit d'être là, je n'ai peut-être pas de réponse à toutes les questions que vous allez me poser, mais je suis là, et c'est normal. Je crois que j'ai beaucoup appris en regardant Eileen et Annie qui sont comme ça, mais puissance mille. C'était très fort, pour moi.

LB : J'aime aussi beaucoup la façon dont, souvent, dans vos livres, vous affirmez : « Je ne sais pas ! » J'aime bien que vous admettiez ne pas tout savoir. Et pas en vous excusant avec un : « Oh pardon, je n'ai pas la réponse », mais plutôt en disant : « Je ne sais pas. Et alors ? Pourquoi ça m'empêcherait de dire ce que j'ai à dire ? »

MN : Oui oui, c'est exactement comme ça que je ressens les choses. C'est drôle parce que justement, il n'y a pas longtemps, je racontais à quelqu'un qu'un jour, un de mes profs, – on parlait d'Hegel je crois –, a dit : « Oh, je ne me sers jamais d'Hegel. Je ne m'en suis jamais servi. Je ne connais rien à sa philosophie. » J'étais à la fac et je n'en revenais pas! Je me suis dit : « Donc on peut dire qu'on ne se sert jamais de Hegel? Je croyais qu'il fallait au moins bluffer jusqu'à maîtriser ces sujets, faire croire qu'on connaît Hegel. » Et puis l'ami-e à qui je racontais ça a demandé : « Ah oui, mais c'est un homme qui a dit ça, non ? » et j'ai répondu que oui et : « Bien sûr, lui n'était pas obligé de faire semblant parce qu'il n'aurait rien perdu à ne pas le connaître. » Mais je n'en suis pas si sûre. Par exemple, Roland Barthes faisait beaucoup ça, de dire : « Je ne prétends pas maîtriser totalement le sujet. » En fait, je pense que ça devrait être une occupation unilatérale de ne pas savoir. Parce que plus vous apprenez, plus vous réalisez que vous ne savez pas grand-chose.

LB : Exactement.

MN : Et plus la vie vous apprend l'humilité, quand ce n'est pas l'humiliation. Là par exemple, je suis en France et typiquement, vous regardez un enfant de quatre ans au restaurant parler français et vous pensez : « Cet enfant parle français et pas moi ! » Comme c'est humiliant !

LB : Je connais ça !

MN : Oui, vous vous sentez très humiliée ! Dans chaque pays où vous allez, vous réalisez avec humiliation que vous ne comprenez rien à la politique de la Turquie ou que vous ignorez le nom du premier ministre japonais ! On ne sait rien ! Et je crois que c'est bien de ne pas savoir, mais aussi mal de ne pas savoir !

LB : C'est bien de dire qu'on ne sait pas. Je crois que l'étape suivante, une fois qu'on a dépassé le moment où on fait semblant, c'est simplement de dire : « Je ne sais pas » !

MN : Voilà, faire semblant et ensuite, dire je ne sais pas ! Exactement ! Je suis tout à fait d'accord.

LB : J'aime que vous disiez que bien sûr, tout votre travail est féministe. Y compris *Bleuets* qui semble plus détaché de questions politiques, mais reste un livre très politique dans le sens où vous déconstruisez le bleu, l'idée du bleu, la perception du bleu. C'est quelque chose de très féministe. Et vous injectez une dose de queer dans le bleu parce que vous pouvez tout questionner comme ça. Notamment le genre et la sexualité. Donc oui, cette histoire de perception, je crois que c'est de ça que parle *Bleuets*.

MN : Oui, c'est très joliment dit. C'est drôle parce qu'une fois de plus, je répondais à une interview ce matin et le journaliste n'arrêtait pas de me demander quand j'ai fait mon coming-out, parce que c'est le mois des fiertés et j'étais là, à dire : « Non, mais c'est pas du tout comme ça que ça se passe pour moi. » J'essayais d'expliquer, mais je n'y arrivais pas parce que dans *Bleuets*, l'objet de mon affection est un homme. C'est un livre qui se confronte très directement à des gens comme William Gass ou d'autres qui ont écrit sur le bleu, sur la couleur, et où j'affirme mon point de vue. On attribue à ces auteurs le mérite d'avoir écrit ces méditations philosophiques et détachées sur le bleu. Donc dans mon livre, je joue avec ça et je dis : « Si je viens sur ce terrain-là, si je déboule au milieu de tous ces hommes dont je vois qu'ils parlent de couleur, les Goethe, les Wittgenstein et les William Gass, alors je vais avoir deux trois trucs à leur dire ! » Et je représente ce désir totalement gratuitement d'un bout à l'autre du texte, qu'est-ce qui va changer et qu'est-ce qui va rester pareil ? Je crois que pour moi, cette activité se poursuit en fait à travers tous mes livres. Non pas que le queer ne compte pas, mais ce que je veux dire, c'est qu'il s'agit davantage d'une question de méthodologie que d'identité.

LB : Questionner la perception. Je crois qu'il est très facile de relier ça aux *Argonautes* parce que la perception est aussi ce qui rend *Les Argonautes* si puissant. D'ailleurs, il faut que je rappelle que vous

avez reçu le National Book Critics Circle Award en 2015 pour ce livre qui a changé la vie de beaucoup de gens à travers le monde. Beaucoup de passages parlent de la façon dont les gens vous perçoivent. Par exemple, vous êtes enceinte, vous donnez une conférence sur *Une Partie rouge* et les gens vous disent : « Comment pouvez-vous écrire sur la violence en étant enceinte ? » Ils vous voient enceinte et pensent que vous n'avez donc plus le droit de parler de violence. Même chose avec Harry qui prend de la testostérone et qui change.

MN : Oui oui oui.

LB : La question de la perception ne serait-elle donc pas centrale dans votre pensée féministe ?

MN : Oui, absolument. Et dans *Les Argonautes* je crois qu'il y a ce moment où je parle de ma grossesse et d'une personne à l'échographie, très gentille mais un peu à côté de la plaque qui n'arrête pas d'imprimer des photos de mon fils chaque semaine quand je la vois et n'arrête pas de me parler de son sexe. Ce genre de choses. Alors que peut-être que le moi est une constellation de projections sur vous, faites par le monde extérieur. Et je ne crois pas qu'on se construise entièrement de cette manière, mais je crois qu'il est plus intéressant de réfléchir autrement. Je veux bien croire qu'on reçoive une âme, mais un moi, je ne le pense pas.

LB : Wow, c'est très beau. Je voulais aussi revenir sur quelque chose que vous avez déjà abordé... J'ai mis le doigt sur un problème récurrent dans vos interviews en France quand vous êtes venue pour la promotion des *Argonautes*, parce que les journalistes insistaient par exemple pour dire que Harry est transgenre alors qu'il ne s'identifie pas comme tel et qu'il dit sans cesse dans le livre qu'il ne va nulle part, ce qui est une très belle façon de l'exprimer. Mais je voulais savoir si, quand vous venez en Europe, avec ces questions, vous trouvez que c'est plus difficile de faire comprendre les choses à vos interlocuteurs ? Et je me demandais si vous saviez qu'en France, les couples lesbiens n'ont pas encore accès à la PMA ?

MN : Je ne le savais pas quand je suis venue ici pour *Les Argonautes* et je le regrette parce que...

LB : C'est une question qui est débattue en ce moment-même, vous imaginez ?

MN : Je sais. Je lisais quelque chose là-dessus ce matin et je crois que si je l'avais su en venant la dernière fois, j'aurais été mieux préparée ou en tout cas, j'aurais été moins déstabilisée par les questions parce que j'ignorais que c'était si controversé ici, que ça dérangeait tellement. Et j'espère que pendant ces interviews, je n'avais pas trop l'air d'être sur la défensive dès qu'il était question de ma famille, parce que les questions étaient assez...

LB : C'est-à-dire ?

MN : Du genre : « Vous appelez ça une famille? » ou « En quoi êtes-vous une famille? » Et à un moment, je finissais un peu par dire : « Je suis une famille parce que je suis une famille », c'est tout. J'étais très décontenancée. Quant au discours autour de la procréation assistée... je comprends mieux aujourd'hui. À l'époque, je n'y avais jamais trop pensé sous l'angle bioéthique comme c'est présenté ici. Et donc les gens n'arrêtaient pas de me poser des questions sur le clonage, des questions qui me paraissaient très hors-sujet, ou sur les OGM... ? Je ne comprenais pas, je ne comprenais pas du tout.

LB : Le lien entre...

MN : C'est ça... Je ne comprenais pas. Entre-temps, je suis rentrée chez moi, j'ai lu sur le sujet et sur ce qui se passait en France. Je ne sais pas, j'ai l'impression qu'on vit des temps bizarres. Et aux États-Unis, il n'y a pas grand-chose dont on peut être fiers en ce moment...

LB : C'est sûr.

MN : Mais sur ce sujet, par contre... Même si c'est récent, mais je pense à la décennie qui a précédé

Trump, et où il s'est passé plein de choses positives dans ces domaines.

LB : Oui, vous avez écrit *Les Argonautes* durant le mandat d'Obama.

MN : C'est ça, et ça en porte la marque, la marque de l'époque et la marque du fait que la communauté queer s'inquiétait plus de l'assimilation que de la persécution et Dieu sait combien de temps ça va durer. Les choses avancent de manière saccadée. Donc oui, je pense que ça a été excitant et un peu effrayant de voir le livre voyager. Très excitant, et je suis très reconnaissante. Mais c'est vrai que je n'aurais jamais imaginé qu'il serait publié dans tant de pays, y compris en Turquie, au Brésil... et tous ces pays où il y a une peur par rapport à la question du genre et avec des mouvements fascistes d'extrême-droite très orientés sur la famille. Bref, j'espère que le livre fait avancer les choses, même si ce n'était pas pour ça que je l'avais écrit. Je n'aurais jamais imaginé avoir un lectorat aussi étendu.

LB : Oui, c'était surtout un livre sur votre famille.

MN : C'est ça.

LB : Mais le simple fait de dire : « Ma famille existe » est très politique aussi, je crois.

MN : Oui. Je crois que c'était vraiment bien, surtout aux États-Unis où il y a beaucoup de familles qui, vues de l'extérieur, ressemblent à la mienne, d'entendre tellement de gens dire qu'ils n'avaient jamais vraiment vu de représentation littéraire de leur famille. Et que ça les rendait heureux. C'est bien.

LB : Il n'y a pas non plus beaucoup de représentations littéraires de la grossesse ou de l'accouchement.

MN : Il n'y en a pas, c'est vrai !

LB : Je crois qu'avant d'écrire *Les Argonautes*, vous avez regardé votre bibliothèque et avez réalisé que les

seuls écrits sur l'accouchement étaient faits par des hommes.

MN : Je sais, c'est très étrange. Enfin, pas tant que ça quand on regarde l'Histoire, n'est-ce pas ? Comment décider d'être écrivaine dans l'espace public? Tout ça ne remonte pas à si longtemps. Je veux dire, si on regarde Mary Wollstonecraft ou sinon, Mary Shelley ou je ne sais qui d'autre. Il y a eu des femmes. Mais pour ce qui est des États-Unis, parmi nos écrivaines les plus célèbres, qu'il s'agisse d'Emily Dickinson ou de Gertrude Stein, soit il s'agissait d'ermites célèbres soit de lesbiennes célèbres à une époque où, dans cette situation, on ne pouvait pas avoir d'enfants sans qu'on vous les prenne. Et puis avec la vague suivante d'écrivaines, comme Audre Lorde et Adrienne Rich, des femmes queer avec des enfants, c'était des femmes qui s'étaient mariées et avaient eu des enfants, puis avaient quitté ce mariage pour créer une nouvelle famille queer avec ces enfants. Mais vous savez, il y a encore 10 ou 30 ans, les gens ne pouvaient pas fonder de famille queer et pendant longtemps, être queer voulait dire ne pas procréer parce qu'il y avait le risque qu'on vous prenne vos enfants. Donc c'était comme ça avant, et j'imagine que c'est peut-être comme ça encore en France.

LB : Euh, peut-être pas tout à fait, non. On ne... Non, en fait, c'est une question d'hypocrisie parce qu'il y a déjà plein de familles queer.

MN : C'est ça qui est intéressant, non ?

LB : C'est juste qu'elles ne sont pas légalement protégées. C'est ça, le vrai problème.

MN : Oui, je comprends, c'est un problème.

LB : En gros, ces enfants ont beau être là, ils n'existent pas au regard de la loi. Il faut donc qu'on fasse rapidement quelque chose.

MN : C'est sûr. Mais j'avais cru lire ça dans les nouvelles aujourd'hui qu'ils ont fait une proposition de loi et qu'ils attendent de la faire passer. C'est ça ?

LB : Ça fait des années que les gouvernements disent qu'ils vont voter cette loi, mais chaque fois, ils trouvent quelque chose de plus urgent à faire. Ce qui donne le temps à tous les conservateurs d'étaler leur discours un peu partout dans les médias comme quoi : « Oh mon Dieu, la famille, blablabla... »

MN : Oui, mais ce qui me semble le plus étrange, et on n'est pas obligé de s'éloigner du sujet tant que ça mais, ce qui me paraît le plus bizarre, donc, c'est que cette loi sur la PMA elle est aussi valable si vous vivez une relation hétérosexuelle pendant deux ans. Donc l'inquiétude qui est exprimée ne concerne pas la bioéthique ni l'origine de l'enfant, mais la perception des choses, non ?

LB : Oui, exactement !

MN : Donc je trouve ça très déroutant.

LB : C'est incroyable. Et si vous êtes célibataire, vous ne pouvez pas en profiter non plus. Donc ça revient à dire : vous ne pouvez bénéficier de la PMA que si vous êtes une femme hétérosexuelle et que vous êtes en couple. C'est tellement bizarre.

MN : Oui, c'est très étrange. En fait, si c'était vraiment un problème de bioéthique, on dirait simplement : non, on ne pense pas qu'on devrait avoir recours à la procréation médicalement assistée tout court. Donc c'est très étrange.

LB : Je sais, cette bizarrerie est malheureusement typiquement française. Je voulais aussi que vous nous parliez un peu du concept de la « métrophobie ». Je trouve ça très intéressant. Vous pouvez nous expliquer ?

MN : En fait, cela correspond à la peur des mères, mais je crois que la façon dont je l'ai utilisée, que ce soit dans des conversations ou ailleurs, cela concerne la métrophobie dans la littérature. Et dans la façon dont j'ai employé ce terme, en fait, moi aussi, je souffre de métrophobie. Je pense que c'est le cas de beaucoup de gens. Je ne crois pas qu'on puisse vivre dans cette culture et ne pas... surtout si on vous répète

que devenir mère va vous empêcher de réfléchir, tuer votre carrière, va vous rendre insignifiante aux yeux de tous ceux qui comptaient avant, etc. Bien sûr, tout ça change. Mais en même temps, comment ne pas souffrir de métrophobie ? Ce qui me fait penser à un livre vraiment extraordinaire. De Jacqueline Rose. Vous la connaissez ? *Lettre ouverte à toutes les mères*, vous l'avez lu ?

LB : Non, pas encore, mais j'ai entendu parler d'elle.

MN : C'est très bien. Mais l'argument qu'elle avance dans ce livre est un peu différent. Elle dit que les mères provoquent le sadisme, non pas la phobie, mais le sadisme parce qu'on leur fait porter l'idée, vous savez, de l'amour inconditionnel et du sacrifice de soi, de tout faire pour ses enfants, et qu'ensuite, elles ne remplissent pas parfaitement leur fonction qui par définition est une fonction impossible à tenir, et donc pour ça, on les punit violemment. Cela peut arriver à un niveau individuel avec votre propre mère, comme je l'ai déjà dit, ce qui explique que vous la rendiez responsable de tout pendant 35 ans, parce que vous vous dites : « Je n'aurais jamais souffert si j'avais eu une meilleure mère. » Il y a donc le niveau individuel, mais qui en fait, est aussi un niveau culturel. Rose écrit beaucoup sur la diabolisation des mères, les mères immigrées qui viennent accoucher au Royaume-Uni uniquement pour profiter du système de santé, comme si elles faisaient vraiment ce qu'on projette sur elles. Même chose avec les gens venant d'Amérique centrale, ou du Mexique aux Etats-Unis, comme s'ils essayaient de... dans un monde où il est presque impossible de bien s'occuper de son enfant, et au lieu d'agir politiquement pour rendre le soin aux enfants plus facile, on diabolise les mères. Comment a-t-elle pu emmener son enfant dans ce train, tout ce qui l'intéresse, c'est notre système de santé, tout ça c'est la même chose. Donc je crois que la métrophobie et le métrosadisme sont très liés. Et il me semble que c'est important de les étudier, dans la culture au sens large dans ce qu'on exige des mères, et à un plus petit niveau dans ce qu'on exige de nos mères à nous.

LB : Ça me rappelle aussi la question des délinquants où on finit toujours par dire que c'est la faute de la mère.

MN : Oui, où était leur mère.

LB : Elles ne les ont pas bien élevés, etc.

MN : Ou avec les homosexuels ! Autrefois, on disait : « Qu'est-ce qu'a fait la mère ? » Donc oui, il y a un vrai problème. Quand on est mère, on est face à la finitude de ce qu'on peut faire et je crois qu'on a tous un fantasme sur notre capacité à protéger, alors que dans l'ensemble, beaucoup de choses sont hors de notre contrôle. Et je crois que ça crée un désir de se punir parce qu'on peut parfois se sentir désespéré.e. Mais la bonne nouvelle, c'est que compter avec tout ça, c'est compter avec la condition humaine, on sait qu'on ne peut pas tout contrôler et qu'on ne peut pas toujours se protéger de la souffrance — nous-mêmes ou ceux que nous aimons — et il existe peut-être une façon de penser où l'on s'accompagne les uns les autres, où l'on s'aide quand c'est possible. Cela vaut mieux que ces représentations toutes puissantes que l'on vénère avant de finir par les mépriser.

LB : Maggie Nelson, comment vous entendez-vous avec votre utérus ?

MN : Comment je m'entends avec mon utérus ?

LB : Oui.

MN : Mon Dieu.

LB : C'est une question que je pose à toutes mes invitées.

MN : Comment est-ce que je m'entends... Oh, je ne sais pas. Bon, c'est qu'il n'est pas très visible. Je lui suis très reconnaissante pour tout ce qu'il a fait. Mais je crois que je pourrais aussi m'en passer et en fait, je suis assez impatiente d'arriver aux années de la périménopause, de passer de l'autre côté.

LB : Vous n'avez plus besoin de votre utérus.

MN : Fini ! Mais pas encore tout à fait. Je veux dire que j'en ai fini, mais pas complètement parce que pour l'instant, il continue de produire toutes sortes d'hormones qui ont un effet sur ma vie et mon humeur, mais... Que répondent les femmes, en général ? Différentes choses, j'imagine.

LB : C'est très drôle de voir à quel point les réponses peuvent varier.

MN : C'est marrant, en effet.

LB : Parfois elles parlent de douleur, d'autres fois de la maternité, parfois elles disent : « Qu'on arrête de me dire qu'il faut que j'aie des enfants » etc. c'est très intéressant.

MN : Ah oui, intéressant. Ce qui est cool, avec un utérus, – et je ne l'ai appris qu'au moment d'accoucher – littéralement pendant ma première contraction, c'est : « Ah donc c'est ça, un utérus. Je pensais que l'accouchement faisait mal parce que c'était un processus vaginal, mais non ! » C'est votre utérus qui se dilate vers le haut, jusque sous votre cage thoracique, c'est une machine douée d'une capacité d'expansion incroyable.

LB : Vous savez, j'ai relu *Les Argonautes* ce week-end et j'ai pleuré comme une madeleine pendant les 30 dernières pages. Ça m'était arrivé à la première lecture il y a quelques années, et ça l'a refait. C'est tellement beau...

MN : Oh, incroyable, merci.

LB : ... Votre accouchement et la mort de la mère de Harry au même moment, c'est incroyable. Une dernière question : à quoi vous fait penser La Poudre ? À quoi pensez-vous quand je vous parle de la poudre ?

MN : Ça peut être n'importe quoi sur la poudre ? Je ne suis pas sûre de comprendre...

LB : C'est le nom de l'émission.

MN : Oh, c'est le nom de l'émission ! Redites-le moi ?

LB : La Poudre, powder en français.

MN : POWDER (elle l'épelle)

LB : C'est ça, La Poudre.

MN : Oh mon Dieu, je ne sais pas. Ça sonne comme quelque chose de magique, une poudre magique, et aussi comme la poudre qu'on se met sur le visage pour le matifier.

LB : Merci beaucoup.

MN : C'est ça ?

LB : C'est tout ce que vous voulez que ça soit.

MN : Oh ok formidable !

LB : Merci mille fois, Maggie Nelson.

MN : Merci à vous, merci beaucoup !

LB : La Poudre est un podcast produit par Nouvelles Écoutes. Merci à Aurore Meyer-Mahieu pour la réalisation de l'introduction, à Gaïa Marty pour la préparation, la prise de son et le reste et à Marion Emerit pour le montage et le mixage. Merci à Charles de Cillia pour l'enregistrement du doublage et à Marie Labory pour avoir prêté sa voix à Maggie Nelson et merci à Perrine Malinge d'avoir facilité l'enregistrement. Merci à Bonnie Banane pour sa chanson dans le générique. Merci à vous pour l'écoute. On se retrouve sur internet : Instagram, Twitter, Facebook. La Poudre est partout. Si vous avez des réflexions, des compliments ou des critiques à faire, n'hésitez pas, j'adore ça. Ah j'allais oublier, pour lire les mêmes livres que moi allez sur le site *La Poudre lit*. Vous connaissez la suite, prenez soin de vous, continuez de faire parler La Poudre.